MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 16 (1919), p. 189-199

Jean Clédat

Pour la conquête de l'Égypte.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

POUR LA CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

De toutes les frontières d'Égypte, la défense militaire de la frontière orientale fut la plus importante et la plus difficile. De bonne heure les monarques égyptiens disposèrent le long de cette frontière une série d'ouvrages construits dans le but de sa défense, que les textes égyptiens désignent sous le nom de *Mur du Prince,* et la tradition arabe *Mur de la Vieille.* Ce mur, ou plutôt cette ligne militaire, formée probablement par une suite continue de postes fortifiés, ne doit pas être confondue avec la ligne frontière imprécise, mais généralement plus étendue. La frontière militaire, à diverses époques, a subi d'importantes modifications. A l'origine, elle partait d'Héliopolis pour aboutir à la Méditerranée, à l'est de Péluse. Au Nouvel Empire on la trouve établie le long de la dépression de l'isthme de Suez. En dernier lieu, elle part d'El-Arîch (Rhinocorura) et va en droite ligne au fond du Golfe Aqabah. La seconde étape, de Péluse à Suez, a été, hier comme aujourd'hui, la base principale de résistance et du groupement des armées. Pendant tout le Nouvel Empire et bien avant Péluse, la ville de *Zarou, Sile* au temps des Romains, demeure le centre politique, religieux et militaire de la province orientale. Cette place forte était située à 40 kilomètres au sud de la côte méditerranéenne, près du village moderne d'El-Qantarah. Elle était la capitale du nome *Khent-Abet,* qui signifie «le commencement de l'Orient». Sous les Pharaons, l'étendue de cette province était très vaste et sans limite définie, au moins du côté de l'orient. Plus tard, sous l'administration gréco-romaine, elle fut divisée en plusieurs nomes : Tanite, Séthroïte, Arabique et, en dernier lieu, Héroopolite. Les Byzantins réunirent ces provinces avec d'autres plus occidentales et formèrent les deux Augustamniques. A cette époque, Zarou cesse d'être le chef-lieu de province, mais reste toujours un centre militaire important; elle devient en même temps le siège d'un évêché. La ligne de défense de la frontière orientale, qui forme le *limes* d'Égypte, est à ce moment marquée par Péluse, Sile, Thaubastum,

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Sérapiu et Clysma. Une série de petits postes intermédiaires, que j'ai reconnus, appuyaient ces grandes citadelles, gardiennes des principaux passages : Péluse avait la garde de la Méditerranée et de la route stratégique côtière; Sele, de la grande route commerciale et militaire de Syrie; Thaubastum, à la tête du lac Timsah, protégeait le ouâdi Toumîlât; Sérapiu, à la pointe septentrionale du grand bassin des lacs Amers, au point nommé « Le Déversoir », surveillait la route de Nabatène. Cette voie franchissait le Maghara, grand massif de montagnes à l'est du désert de Tîh. Clysma, la route la plus méridionale, sur l'emplacement actuel de Suez, gardait la mer Rouge et la grande route d'Arabie dite des Pèlerins ou Darb el-Hâgg. La prise d'une de ces forteresses n'entraînait pas forcément l'entrée de la vallée du Nil. A l'arrière elle était encore défendue par d'autres forteresses jalonnées le long des routes et pouvant offrir un sérieux obstacle à l'envahisseur. C'est ce qui a dû se passer après la prise de Péluse par les troupes du roi Baudouin, dont le recul après cette glorieuse victoire a été attribué à la maladie du roi.

Péluse devait prendre, avec les Grecs et les Romains, un grand développement. Elle était, selon l'historien arabe Maqrîzî, plus riche que Memphis en merveilles, en monuments, et la plus abondante en souvenirs du passé. Les prophètes israélites la dénommèrent *robur Ægypti.* Elle ne saurait prétendre à la haute antiquité que lui accordent si bénévolement quelques auteurs anciens, ni à son origine illustre — Pélée, père d'Achille, passait pour son fondateur — dont le nom rappelait aux Grecs, par assonance, celui de la ville égyptienne. En fait, son origine est des plus humbles : c'était une simple bourgade ressemblant à tous les villages égyptiens, jusqu'au jour où elle fut occupée par des mercenaires grecs, les *Phtiotes,* que le roi Psamétiq Ier avait attirés et établis dans la région. Grâce à sa situation tout près de la mer et sur la rive droite de la plus importante branche du Nil, cette ville, appelée à jouer un grand rôle dans l'histoire égyptienne, devait devenir rapidement une importante cité, le premier port de l'Égypte et la forteresse la plus considérable du côté de l'orient. Depuis cette date, l'histoire de Zarou ne joue qu'un rôle secondaire; elle disparaît complètement avec l'invasion des Arabes. C'est à peine si l'on reconnaît sous la forme corrompue de Tell Abou-Seifeh, qui sert aujourd'hui à désigner les ruines, le nom de la vieille cité.

Zarou était assise sur le bord septentrional du lac Ballah, l'ancien lac de

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Zar. Elle se trouvait à l'intersection des grandes routes d'Égypte en Syrie, que les Égyptiens appelaient « Chemin d'Horus », et de la Méditerranée au golfe de Suez. Un grand canal navigable dérivé du Nil — que nous connaissons par un bas-relief du roi Séti Ier (XIIIe siècle avant J.-C.), gravé sur l'un des murs du temple de Karnak — traversait la ville dans toute sa largeur. La création de ce canal est certainement antérieure à ce prince. C'est l'œuvre des Pharaons de la XVIIIe dynastie; peut-être celle des Ousortesen et Amenemhât de la XIIe dynastie, grands administrateurs et constructeurs, fondateurs du grand lac Mœris, ouvrage si admiré des Grecs, et d'un canal dans le Nil, creusé à travers les rochers granitiques d'Assouan. Le canal de Zarou, primitivement, aboutissait au lac de Ballah, dans lequel il se déversait. Les Romains, pour des raisons militaires et économiques, prolongèrent ce canal à travers la plaine du Djifâr, jusqu'à Ostracine, ville qui s'élevait sur le bord sud-est du lac Baudouin (anc. Sirbonis) et non pas sur la mer, comme on le croit généralement. Presque au centre de l'isthme, admirablement située, au croisement des grandes voies commerciales, Zarou, d'abord simple forteresse, devint sous l'influence des rois des XVIIIe et XIXe dynasties, une ville considérable et une place forte de première importance; elle conserva cette situation jusqu'à la construction, par les Ptolémées, de la route stratégique du littoral. C'est alors que commence à se développer la ville de Péluse.

Les renseignements relatifs à Zarou nous sont fournis par des documents relativement assez nombreux commençant à la XVIIIe dynastie. Ils nous apprennent que la ville, ainsi que la province, étaient gouvernées par un prince apparenté à la famille royale, portant le titre de *Repâ-hâ* « grand prince royal ». Ce personnage considérable, à la fois chef civil, religieux et militaire, paraît avoir eu également le droit de justice; il est presque certain que le poste était héréditaire. La forteresse, que j'ai en partie déblayée, s'élevait dans le sud de la ville, sur le bord septentrional du lac. C'était une enceinte carrée de 200 mètres de côté, défendue par de grosses tours rondes et massives. Ses murs, construits en larges briques crues, avaient 4 m. 50 cent. d'épaisseur. Son sanctuaire, célèbre dans toute l'Égypte, où l'on adorait sous la forme d'un lion, un Horus spécial, « l'Horus oriental », n'a pas encore été retrouvé. Il occupait, comme c'était l'usage dans les villes fortifiées, une place dans l'enceinte de la forteresse. Les matériaux ont servi très probablement à la construction d'une

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

basilique chrétienne, détruite plus tard par les Arabes; une partie de ces mêmes matériaux aurait servi à la construction moderne du village d'El-Qantarah. Ce n'est là qu'une simple hypothèse que les fouilles ultérieures vérifieront.

Derrière la frontière s'étendaient de vastes et tristes solitudes sans limites précises, nommées par les Égyptiens *Ta-Chouît* «la Terre du Vide», correspondant au pays des Iduméens. C'est une région légendaire, habitée autrefois par une population essentiellement nomade qu'on appelait indifféremment *Chasou* «les Pasteurs», *Sati* «les Archers», ou bien *Hirou-Chaïtou* «les coureurs de sables».

Ce territoire, de nature différente, présente au nord une plaine basse et marécageuse formée par les alluvions du Nil. Les Arabes appellent cette région *Djifâr*. Son sol est couvert de hautes et nombreuses dunes de sable, dans les plis desquelles se cachent de verdoyantes palmeraies. L'eau douce relativement abondante, qu'on trouve en une double nappe souterraine, est plus ou moins chargée de magnésie; après quelques heures de séjour au soleil, elle devient fétide et nauséabonde, à tel point, que les chameaux peu délicats en général sur la qualité de l'eau, refusent de la boire. Le Djifâr est habité actuellement, comme aux temps des vieux Égyptiens, par des Arabes à la fois nomades et pasteurs, quelquefois agriculteurs. Leurs groupements, rares et peu nombreux, sont toujours en dehors des passages. Ils habitent sous la tente ou sous des abris en roseaux. Les Romains substituèrent à l'organisation rudimentaire des souverains égyptiens une administration sage et vigilante, qui se préoccupait de la sûreté des habitants en même temps que de son développement agricole. En peu de temps la transformation du canton fut complète. Pendant plus de sept siècles, grâce aux soins apportés à l'entretien des canaux d'irrigation, à la création de nouvelles voies de communication, à l'amélioration des ports méditerranéens fondés par les Grecs, le Djifâr, autrefois stérile, devint une des plus riches provinces d'Égypte. Son sol extrêmement prospère formait une suite ininterrompue de champs cultivés et renommés pour leur fertilité. Les produits étaient d'une qualité remarquable, et son industrie, notamment celle du bois et des tissus de lin, était mondiale.

Au Djifâr succède dans le sud un vaste plateau calcaire recouvert d'une épaisse couche de sable, au sol dur et uni, particulièrement aride, parsemé

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de massifs de dunes, presque sans eau, inculte et inhabité; à cause de cela les Arabes désignent cette région sous le nom de *Hamâdat*. Il touche à l'est au ouâdî El-Arîch. Une chaîne de montagnes oblique coupe le plateau du sud-ouest au nord-est. Le djebel Maghara, dans le centre et le principal massif montagneux, est traversé par une vieille route fortifiée. Elle était pratiquée par les caravanes nabatéennes trafiquant entre Pétra et l'Égypte par le ouâdî Toumîlât. Cette région est nommée par la Bible *désert de Chour; Badiet et-Tîh beni Israel,* ou « désert de l'Égarement des Enfants d'Israël », selon les géographes arabes; plus spécialement c'est le *midbâr Etham* « le désert perpétuel », nom sous lequel le pays est encore désigné de nos jours. En effet, selon la tradition biblique, ce serait le désert parcouru par les Israélites, durant trois jours, après le passage de la mer Rouge et avant d'atteindre le puits de Mara, dont la position n'est pas fixée.

Que ce soit le Djifâr ou le Tîh, ce qui frappe surtout, c'est le caractère d'uniformité que ces deux régions présentent. Dans la triste monotonie de ces espaces immenses, au milieu de ces plaines d'un aspect aride et nu, sans autre végétation que des arbustes rabougris, sans autre verdure qu'une herbe temporaire qui apparaît avec les pluies et disparaît avec elles, à travers ces solitudes désolées, où l'on ne voit — et seulement dans le Djifâr — que de maigres oasis sans habitants, abritant de méchants puits d'eau fétide, le voyageur, brisé par la pesante monotonie de ces paysages aux horizons infinis, les yeux aveuglés de lumière, ne trouve un peu de repos qu'à l'ombre légère et transparente des bouquets de palmiers répandus çà et là dans la plaine.

Cette esquisse géographique était nécessaire pour comprendre les multiples difficultés rencontrées par les armées ayant à traverser ce difficile territoire. Les péripéties de la guerre actuelle viennent de les révéler à nouveau. La terre du Djifâr, avec ses quelques ressources, était la plus accessible à la marche des troupes et toujours subordonnées — dans les cas connus — aux invasions du nord. L'entreprise germano-turque confirme la règle. En outre, les textes égyptiens, d'accord avec les récits de l'Expédition de Bonaparte, nous apprennent que pour s'assurer le passage il était, avant toute chose, nécessaire de purger le pays des Arabes nomades et pillards qui l'infestaient, soit par une alliance, soit en les refoulant dans les montagnes de la presqu'île du Sinaï. Par

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

leurs mouvements rapides, leurs soudaines attaques, ces vils *Chasou*, ainsi les désignaient les Égyptiens, étaient un danger perpétuel pour les troupes en mouvement. La longue histoire de l'Égypte est remplie de ces faits.

Après cela venaient les difficultés du ravitaillement. Pour un trajet direct de cinq à six journées, mais beaucoup plus long pour une armée — Alexandre mit sept jours pour se rendre de Gaza à Péluse — il exigeait une préparation longue et minutieuse. De toutes les questions, celle de l'eau était la plus importante. C'est pour ne pas avoir prévu ce besoin que la plupart des armées ont été arrêtées dans leurs marches et que les troupes furent décimées par les maladies occasionnées par l'abus d'une eau malsaine. Les expéditions du roi Baudouin et de Bonaparte sont les plus frappants exemples, pour les temps modernes, de ce défaut de préparation. L'eau des puits n'étant pas toujours suffisante, le problème a été résolu par les conquérants de diverses manières. Au temps d'Hérodote on se servait des jarres que le commerce grec apportait en Égypte ou en Phénicie. Les Romains s'en tirèrent en prolongeant le canal de Zarou jusqu'à la limite de la Syrie. Pendant six siècles au moins il assure la vie dans ces contrées autrefois désertes. A ce moment, le territoire se couvre de villes et de constructions de toutes sortes : améliorations des ports de Péluse, Gerron, Cassios et Ostracine sur la Méditerranée; achèvement des voies de terre commencées par les Grecs; desséchement des marais; aménagement des eaux, de barrages et de canaux d'irrigations; enfin, accroissement des colonies agricoles. Avant eux, de Zarou à la frontière de Syrie, les rois égyptiens construisirent une série de réservoirs ou de puits, confiés à la garde de soldats mercenaires, sous la direction d'officiers égyptiens. Les papyrus montrent que l'établissement de ces sortes d'ouvrages était une affaire importante. Ramsès III en avait fait construire un dans le territoire d'Aïna — lieu situé quelque part dans la région. Le texte qui le signale dit : « On avait entouré le réservoir d'une muraille pareille à une montagne de fer, de vingt côtés, haute de 30 coudées (15 mètres environ), avec des quais. Les battants des portes étaient de cèdre et des serrures de bronze maintenaient les barres de bois. »

De ces temps reculés l'intérêt actuel nous ramène aux faits contemporains; un au moins, d'une portée considérable, peut être favorable à l'avenir économique et au développement du pays, depuis si longtemps abandonné et devenu désert.

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Pour le ravitaillement de l'armée, les Britanniques conçurent le projet d'établir un aqueduc composé d'énormes tuyaux de fonte, prenant l'eau filtrée du Nil à El-Qantarah pour la conduire à El-Arîch et, de là, à la frontière de Palestine. Ce n'est pas sans étonnement que les voyageurs ont noté ce travail gigantesque de plus de 150 kilomètres, dans un terrain des plus difficiles et des plus pénibles. L'un d'eux, dans *L'Illustration,* résume ainsi sa pensée : « On faisait une de ces besognes que l'on n'avait vu accomplir dans un désert ». En vérité, le projet d'une canalisation du désert n'est pas moderne. L'honneur dû aux Anglais est de l'avoir exécuté et mis en service; il faut espérer que ce sera pour longtemps.

Cambyse, roi des Perses, rêvant la conquête de l'Égypte et prévoyant les multiples dangers de la traversée du désert, contracte une alliance avec le roi des Arabes dont il devait traverser le territoire. L'une des conditions exigeait du roi arabe la fourniture de l'eau au passage de l'armée persane. L'un des projets — qu'Hérodote considère comme invraisemblable — est des plus intéressants. « Il y a, dit-il, en Arabie, un grand fleuve qu'on nomme *Corys,* « le Ghor », entre la mer Morte et le Golfe Aqabah; il se jette dans la mer Érythrée. Depuis ce fleuve, le roi d'Arabie fit faire, à ce que l'on dit, un canal avec des peaux de bœufs et autres animaux, crues et cousues ensemble; ce canal, qui s'étendait depuis ce fleuve jusque dans les lieux arides, amenait l'eau dans de grandes citernes qu'on y avait creusées pour fournir de l'eau à l'armée. Or, il y a douze journées de chemin depuis ce fleuve jusqu'à ce désert. On ajoute qu'on y conduisit l'eau en trois endroits par trois canaux différents. » Du récit de l'historien grec nous constatons tout d'abord que le canal avait trois branches conduisant l'eau sur trois points différents. Ce fait suppose une attaque de l'armée perse en trois endroits de la frontière égyptienne : la ville de Péluse, premier point, défendue par le roi en personne, Psamétiq III fils d'Amasis, était le principal; les deux autres attaques eurent probablement lieu à la hauteur du lac Timsah et de Suez. Enfin, l'eau ainsi amenée était distribuée dans de grandes citernes ou réservoirs, creusées pour la circonstance, et de là, conduite dans tous les postes et centres militaires. Toutes choses exécutées et accomplies par l'armée anglaise.

Ce n'est pas tout. L'entreprise d'une invasion en Égypte ou celle d'une contre-offensive était particulièrement malaisée. Dans le premier cas, une marche

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

rapide, aussi bien qu'une percée immédiate de la ligne de défense étaient nécessaires. La moindre résistance, même dans le cas d'un résultat partiel, conduisait avec certitude à un échec : l'attaque récente des Turcs en est une nouvelle preuve. Elle obligeait l'ennemi à une retraite prompte, nécessitée par les grandes difficultés de ravitaillement, surtout en eau; par les Bédouins pillards, adversaires incorrigibles et presque insaisissables répandus dans le désert par petits pelotons, toujours prêts à harceler les flancs de l'armée et à surprendre les traîneurs. La contre-offensive demandait, au contraire, une marche prudente à travers les collines de sables pleines d'embûches et d'imprévus. Les mesures à prendre présentaient donc une importance particulière pour les troupes. En commandant avisé, Bonaparte n'y manqua pas. Il fallait établir une surveillance rigoureuse du côté de la Syrie, fortifier quelques points d'appui, s'assurer des routes, des puits, enfin de toute la police de l'isthme au moyen des tribus arabes soumises à l'armée. L'eau demeurait à l'ordre du jour; mais son approvisionnement était assuré par le Nil, que l'armée avait derrière elle et dont il était relativement facile d'amener l'eau jusqu'aux troupes.

C'était une guerre semblable que le roi Thoutmès II eut à soutenir au pays de Routennou (Syrie). « L'an XXII, le 25 du quatrième mois de *Pert* (saison de l'hiver), voici que Sa Majesté était à Zarou, en sa première campagne de victoires, pour élargir les frontières de l'Égypte. Or, pendant ces années, le pays du Routennou était bouleversé, chacun se battait contre son frère, jusqu'à ce que se fussent produits d'autres temps pour les gens de la ville de Charouhen; cela depuis Ierza jusqu'à la terre des marais, pays rebelle à Sa Majesté. » Ce texte semble, de prime abord, faire croire à une attaque directe de Thoutmès III « pour élargir ses frontières ». En fait, il n'en est rien. C'est la révolte des peuples coalisés du Routennou (la Syrie) que le roi d'Égypte eut à réduire. Elle devait se terminer par la défaite complète de la coalition devant la célèbre forteresse de Maggedo, aux portes de la Mésopotamie. Nous ignorons les motifs qui amenèrent les populations syriennes à se soulever contre l'hégémonie égyptienne. Faut-il l'attribuer à des désordres survenus après la mort de Thoutmès Ier, premier conquérant de l'Asie, par exemple sous son successeur immédiat, le faible Thoutmès II? C'est possible. Quoi qu'il en soit, Thoutmès III, après avoir réglé les affaires intérieures, prit aussitôt des mesures de sécurité pour mettre à l'abri de l'invasion l'Égypte, menacée sur toutes

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ses frontières à la fois. L'invasion syrienne était la plus dangereuse et par conséquent la première à réprimer. Les bandes syriennes étaient déjà répandues dans le désert sinaïtique, dont le territoire était sous la dépendance des rois égyptiens depuis des temps immémoriaux. Peut-être même avaient-elles, par endroits, réussi à franchir la frontière. Dans ce moment critique il fallut tout le génie et l'énergie du roi pour repousser et briser la coalition. Elle fut de ses nombreuses campagnes la plus longue et la plus difficile à vaincre; elle devait durer plusieurs années. La première partie de cette guerre mémorable, que nous connaissons bien, grâce à de nombreux documents contemporains, aboutit à la prise de la ville de Gaza le 3 du premier de *Shemou* (saison de l'inondation) de l'an 23 de son règne, c'est-à-dire plus d'un an après; exactement 373 jours après son départ de Zarou. C'est à peu près le temps mis par les troupes britanniques pour parcourir le même chemin.

Cette partie de la guerre de Syrie, qui devait se poursuivre immédiatement après les fêtes de l'anniversaire du couronnement du roi, est intéressante en ce qu'elle révèle toutes les difficultés du premier succès royal. Malheureusement les détails manquent, et nous ne pouvons retracer exactement le cours de ces événements, qui eurent lieu 1800 ans avant J.-C. Les faits modernes peuvent dans une large mesure aider à rétablir les principales phases de cette campagne mémorable. Après avoir établi la sécurité sur ses derrières, le roi lance son principal corps d'armée à travers le désert par la route ordinaire de Syrie, en prenant soin toutefois, avec de nombreux détachements, de se débarrasser des bandes isolées cachées dans le désert. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, la grande route de Syrie, partant de Memphis, passait par Zarou, le sud du lac Baudouin, et atteignait ensuite Rhinocorura (El-Arîch). Sous l'empire romain cette voie a dû sans doute avoir été fortement améliorée, de manière à rendre le passage plus facile. Je crois même que, à cette époque, une bonne partie des sables qui encombrent la plaine et la route n'existaient pas encore. Cependant la description qu'en donnent les historiens grecs et romains la représente comme des plus difficiles, et la plaine comme des plus dangereuses et des plus inhospitalières. Cette opinion semble fortifiée par le récit épique des aventures de Sinouhît, personnage vivant à la cour d'Amenemhât Ier (vers 2000 avant J.-C.), obligé de s'exiler à la suite d'événements politiques, où il semble avoir été mêlé. Après avoir franchi le *Mur du Prince*

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

et atteint le *lac Qem-Ourt* (lac Baudouin), notre héros s'enfonce dans le désert : « Alors la soif s'abattit et s'élança sur moi; je râlai, mon gosier se contracta, je me disais déjà : « C'est le goût de la mort ». Quand je relevai mon cœur, je rassemblai mes forces, j'entendais la voix lointaine des bestiaux. Un Sittiou m'aperçut et reconnut à ma tournure que j'étais de l'Égypte. Voici qu'il me fit cuire du lait. » Ce sont des épreuves semblables que supportaient les soldats en marche malgré les soins et les prévisions de l'intendance. C'est ce qu'expriment magnifiquement deux papyrus du temps de Ramsès II, qui dépeignent les misères du fantassin et du cavalier : « Te dirai-je ses expéditions en Syrie? Ses marches vers les régions lointaines? Il doit porter son eau sur son épaule comme la charge des ânes. Son dos est enflé comme celui d'une bête de somme et son échine est ployée. Quand il est désaltéré avec une eau corrompue, il faut qu'il retourne à la garde de nuit..... Si la maladie arrive et le force à se coucher, on le charge sur un âne. Ses effets sont pillés par les voleurs et son serviteur l'abandonne. » Voilà pour le fantassin; le cavalier n'est pas mieux traité. Après avoir décrit sa formation, le scribe égyptien ajoute : « Il va pour monter dessus (son char). Il se met à pied pour se frayer une voie. Il en prend une. Il rencontre des insectes venimeux. Il tombe dans des buissons épineux. Son pied est blessé par les insectes; son talon est troué par une morsure. » On pourrait multiplier les exemples. Dans l'histoire de David (I *Rois*, xxx, 10-13), pendant une razzia en pays iduméen on peut noter sa rencontre avec un Égyptien abandonné dans le désert, mourant de soif et de fatigues; le récit analogue à celui de Sinouhît semble une copie du roman égyptien. Ces mœurs, mélange d'astuce, de mensonges et de charité, sont un des traits caractéristiques du Bédouin. Savary, dans ses *Lettres sur l'Égypte* (vol. II, p. 113), en donne un exemple topique. « C'est dans cette funeste circonstance (une attaque de Bédouins) que M. de S. Germain a eu le malheur de perdre un frère qu'il aimait et les deux tiers de sa fortune. Lui-même après avoir erré pendant deux jours et deux nuits dans cette solitude brûlante, nu, sans nourriture, sans eau et presque sans espoir, est arrivé mourant à la tente d'un Arabe, qui l'a lavé avec de l'eau froide, nourri de lait, vêtu et conduit au grand Caire. »

A considérer le résultat de cette enquête à travers le passé, la conduite de la guerre moderne s'est présentée pour les Anglo-Égyptiens sous les mêmes

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

aspects qu'autrefois. Les guerres anciennes, peut-être par nécessité, produisirent au pays de Djifâr, à la longue il est vrai, un grand accroissement de populations et de communications, une multiplication de routes et de canaux, une forte extension de relations commerciales tant par mer que par terre. Sous la pression des événements, avec d'innombrables difficultés, les Anglais dans cette terre délaissée ont de nouveau répandu l'eau douce en suffisance pour les besoins d'une forte population; ils ont, en outre, construit un chemin de fer parallèle au canal allant jusqu'à Gaza, en passant par l'antique Péluse, Qatieh et El-Arîch. L'énergie avec laquelle les travaux ont été poussés est véritablement extraordinaire. On peut aujourd'hui regarder cette œuvre comme définitive, et conclure qu'elle ne tardera pas à porter ses fruits en remplaçant, comme jadis, le désert par une fertile et prospère vallée.

J. Clédat.

BIFAO 16 (1919), p. 189-199 Jean Clédat
Pour la conquête de l'Égypte.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net